



Gaumont présente une coproduction
Mandarin Cinéma - Gaumont - M6 Films

**JEAN DUJARDIN,
LOUISE MONOT,
ALEX LUTZ,
RÜDIGER VOGLER**

OSS

117

NE RÉPOND PLUS

un film de
MICHEL HAZANAVICIUS

Scénario et dialogues de
JEAN-FRANÇOIS HALIN
et **MICHEL HAZANAVICIUS**

D'après les romans "**OSS 117**" de JEAN BRUCE

Un film produit par **ERIC** et **NICOLAS ALTMAYER**

Durée: 1h40

**SORTIE NATIONALE
LE 15 AVRIL 2009**

Site officiel
www.oss117.fr

Matériel disponible sur :
www.gaumontpresse.fr

GAUMONT DISTRIBUTION
Nicolas Weiss
Tél: 01 46 43 23 14
nweiss@gaumont.fr

**RELATIONS PRESSE
AS COMMUNICATION**
Alexandra Schamis / Sandra Corneaux
Tél: 01 47 23 00 02

L' HISTOIRE



Douze ans après Le Caire, OSS 117 est de retour pour une nouvelle mission à l'autre bout du monde. Lancé sur les traces d'un microfilm compromettant pour l'Etat français, le plus célèbre de nos agents va devoir faire équipe avec la plus séduisante des lieutenants-colonels du Mossad pour capturer un nazi maître chanteur. Des plages ensoleillées de Rio aux luxuriantes forêts amazoniennes, des plus profondes grottes secrètes au sommet du Christ du Corcovado, c'est une nouvelle aventure qui commence. Quel que soit le danger, quel que soit l'enjeu, on peut toujours compter sur Hubert Bonisseur de la Bath pour s'en sortir ...



OSS 117

par MICHEL HAZANAVICIUS

Comment est né le projet de faire un OSS numéro 2 ?

Tout d'abord ce n'est pas un numéro 2, il y en a déjà eu 8 dans les années 60, et une bonne centaine de livres. Je veux dire par là qu'OSS est évidemment un personnage qui se prête à la série. C'est un espion, et par conséquent chaque mission représente une nouvelle aventure. C'est pourquoi on ne peut pas vraiment parler de suite, mais plutôt de nouvelle aventure. Ceci étant dit, il y a eu très vite une envie commune de continuer à creuser ce personnage, que ce soit de la part des producteurs Gaumont et Mandarin Cinéma, du scénariste Jean-François Halin, de Jean Dujardin, et de moi-même. Une envie, et le sentiment très fort qu'on avait mis en place quelque chose, mais que le sujet était assez riche pour continuer et qu'il y avait la place pour au moins un autre film. Après, évidemment, c'est l'accueil qui a été fait au premier film qui nous a permis de continuer. En plus de ça, les "suites" étant souvent moins bien que les premiers, c'était d'autant plus stimulant de se dire qu'on y allait pour de bonnes raisons, que le sujet le permettait, et qu'on avait une chance de faire une "suite" réussie.

Comment aborde-t-on une suite, ou un second film ?

C'était justement tout l'enjeu de ce film. Comment faire pour que celui-ci soit au moins aussi bien que le premier. Qu'est ce qu'on emmène avec nous ? Il faut à la fois apporter de l'inattendu, et en même temps respecter le rendez-vous que l'on donne au spectateur. C'est à dire qu'il faut que les gens retrouvent ce qu'ils sont venus voir, mais qu'en même temps, il n'y ait rien de ce à quoi ils auraient pu s'attendre. Par exemple nous avons évité de faire une scène chantée comme la scène de Bambino et d'une manière générale toutes les scènes "miroir", qui feraient trop référence au premier. Nous avons surtout gardé des éléments structurels, mais qui font plus référence au genre qu'à "Le Caire nid d'espions", comme par exemple le début : fin de mission, retour à Paris, exposition d'une nouvelle mission, et enfin arrivée dans un aéroport exotique rempli d'espions hostiles. Nous avons aussi gardé la nature des méchants, les nazis, et aussi bien sûr tout ce qui caractérise OSS. L'idée étant de changer non pas le personnage, mais les situations que ce personnage provoque.

C'est à dire ?

Nous avons changé d'époque, l'action se passe douze ans après. Ce qui nous a permis de garder le personnage et toute sa bêtise, mais de changer son rapport au monde, en ne le changeant pas lui, mais le monde qui l'entoure. Entre 1955 et 1967, le monde a énormément évolué, et OSS se retrouve maintenant face à des gens qui prennent la parole. Les femmes, les jeunes, les minorités ne se contentent plus de le regarder d'un œil réprobateur, ils lui répondent, et forcément, vu que OSS n'est pas le plus intelligent des hommes, il est rapidement mis en situation d'échec. C'est une nouveauté pour lui. Il y avait aussi la partie "vanne interdite" du premier film qu'il fallait garder. Son côté français vaguement raciste, en tout cas inculte, sûr de lui, ignare et supérieur. Il n'y a pas aujourd'hui en France trente six minorités qui permettent de faire ce genre de "vannes interdites". Celles où on se dit que le personnage va trop loin, qu'il ne faut pas faire ce genre de blagues, et qu'on prend un petit temps pour se demander si le rire est possible. Selon moi il n'y a que les Arabes, les Noirs, et les Juifs. Comme il était confronté aux Arabes dans le premier, il était sain de changer, c'est tombé sur les juifs.

Pourquoi ?

Au départ je voulais que l'action se passe en Israël, et la date de 1967 correspondait à la guerre des Six jours, ce qui nous aurait permis de nous appuyer sur un événement historique. Jean-François était partant, et puis c'est Jean qui a un peu freiné et qui n'était pas très à l'aise avec l'idée. Et il avait raison. Le cousinage avec le conflit actuel en Israël nous aurait forcément privé de la naïveté et l'innocence dont ce film a besoin. J'ai insisté pour les Juifs, et en parlant nous sommes tombés d'accord sur l'idée d'envoyer tout le monde au Brésil. Nous sommes partis sur cette idée de recherche de nazis en Amérique du Sud.





On a tout de suite été tous à l'aise avec cette direction. L'exotisme très 60's du Brésil, la confrontation du héros avec les juifs, une quête en forme de poursuite, donc plus d'action, tout cela nous permettait de garder tout ce qui constituait notre personnage, tout en changeant les

moteurs de comédie, mais aussi la cinématographie.

C'est à dire ?

"Le Caire nid d'espions" était une référence formelle aux films de Hitchcock époque Vista Vision et aux premiers Bond, et là encore je ne voulais pas faire la même chose dans "Rio ne répond plus". Donc changer d'époque me permettait d'amener le film vers d'autres références, d'autres cinémas, et de glisser légèrement vers un autre genre. Nous sommes moins dans un film d'enquête avec un héros qui parle beaucoup, mais plus dans un film d'aventures, voire d'action, avec plus de scènes physiques. Tout ça bien sûr dans une esthétique très années 60 qui aide à rendre le film complètement débile, je vous rassure.

Justement, quelles sont les références du film ?

Elles sont très nombreuses et très variées. Je pourrais vous citer une bonne vingtaine de films qui vont de "Harper Détective privé" à "l'Homme de Rio" bien sûr, en passant par "l'affaire Thomas Crown", "la Mort aux Trousses", mais aussi la série des "Matt Helm", "Au service secret de sa Majesté", ou encore "le Vagabond de Tokyo" de Suzuki ou même les films de catch mexicains des années 60 dont je vous épargnerai les noms, mais à vrai dire à part deux costumes de OSS qui sont directement "inspirés" (les guillemets indiquent que ce n'est pas inspiré, c'est pompé) de ceux de Paul Newman dans Harper, il n'y a pas de "copié-collé". Je ne crois pas que le film soit une parodie ni même un pastiche; C'est un film qui se réfère au cinéma de cette époque, mais qui joue plus sur l'idée qu'on s'en fait que sur une connaissance trop cinéphile de cette époque. D'ailleurs une des différences avec le premier est qu'entre les deux époques la Nouvelle Vague est passée par là et a explosé toutes les règles au passage.

Les formes de cinéma étaient à la fin des années soixante beaucoup plus variées et différentes les unes des autres. Le classicisme des années cinquante était mort, et en 1967, même les majors américaines faisaient des images "modernes". On était sortis des studios, et même les films grand public cherchaient à avoir une image plus "crue", plus réaliste. Il n'y a pas UNE image classique de cette époque, l'image de Raoul Coutard n'a rien à voir avec celle

de "Bullitt" ni avec celle des James Bond, etc... Le travail sur l'image s'est donc trouvé un peu plus complexe du fait qu'il n'y avait pas une mais plusieurs références. Il a donc fallu mélanger des choses, trouver des éléments très voyants comme les split-screens ou les coups de zoom, et des choses plus discrètes comme des lumières plus colorées dans certaines séquences, ou des séquences tournées en décor naturel là où on aurait pu faire du studio. J'en profite d'ailleurs pour saluer une fois de plus le travail de Guillaume Schiffman le chef opérateur qui a su trouver le ton juste, qui permet aussi au film de ne pas être parodique, mais d'avoir un premier degré très présent. D'une manière générale, je crois que le soin apporté à l'esthétique du film fait entièrement partie de l'équilibre du projet, et c'est aussi ce qui permet aux acteurs de dire d'énormes conneries. C'est un véritable contrepoids.

Pour finir avec l'esthétique du film, je voulais passer de la classe un peu classique du premier à quelque chose de plus éclaté, avec des éléments plus clinquants, plus "pop", J'ai donc choisi de travailler sur une base "réalisme américain" sur laquelle venaient se greffer des éléments plus tape à l'œil, plus voyants. Il y a un mauvais goût très plaisant, très Las Vegas, à ne peupler la piscine de l'hôtel d'OSS que de superbes filles brésiliennes qui le regardent avec des yeux enamorés.



BRESIL, 1967



En 1967, les magnifiques images des plages de Rio, la gigantesque statue du Christ rédempteur ou les impressionnantes chutes d'Iguaçu ornent déjà les murs des plus grandes agences de voyage du monde. Le Brésil est un paradis d'exotisme, les Brésiliennes ont conquis leur réputation de femmes sublimes, la samba et le carnaval fascinent et pourtant, derrière ce charme se cache une réalité plus complexe.

Plus grand pays d'Amérique Latine, ancienne colonie portugaise dont il a gardé la langue, le Brésil, grand comme presque 16 fois la France, ne compte encore que 90 millions d'habitants (près de 200 millions aujourd'hui) majoritairement rassemblés sur la côte atlantique, loin de la forêt amazonienne qui occupe alors plus de 60 % (31 % aujourd'hui) de son territoire. Indépendant depuis 1825, le Brésil a toujours constitué un enjeu majeur aussi bien géographique qu'économique. Au terme d'une histoire politique mouvementée et après avoir goûté à la démocratie, le Brésil bascule sous la dictature en avril 1964, lors du putsch d'Humberto de Alencar Castelo Branco, alors commandant en chef des armées. La taille et l'état économique du pays ne facilitent pas la mise en place d'une opposition structurée. Face à la montée des protestations, Branco et ses successeurs organiseront une répression de plus en plus violente. Avec d'autres dictatures d'Amérique Latine comme l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Paraguay et l'Uruguay, le Brésil participera au milieu des années 1970 à l'opération Condor, visant à éliminer physiquement tous les opposants à leurs régimes où qu'ils se trouvent dans le monde. Les tristement célèbres escadrons de la mort n'hésiteront pas à utiliser tortures et menaces pour réduire au silence leurs opposants.

Sur un autre plan, le Brésil, comme beaucoup de ses voisins, est devenu une terre refuge pour les nazis après la chute du IIIe Reich. Le centre Simon Wiesenthal estime que plus de 8000 personnes impliquées dans des crimes contre l'humanité se sont réfugiées au Brésil. Seuls quelques-unes ont été reprises et présentées à la justice.



Et les catcheurs mexicains ?

C'est un peu la même volonté d'aller vers du "pop". Ils sont arrivés en fin d'écriture. Nous avions une histoire qui nous convenait, un scénario qui semblait drôle, mais il me manquait justement cette note un peu débile, incongrue, le truc un peu mystérieux qui n'a rien à faire là. J'ai choisi les catcheurs mexicains.

Et pourquoi eux ?

Parce que tout le monde aime voir se battre des hommes de 120 kilos à moitié nus avec des collants lamés. Enfin il me semble. Enfin moi j'aime ça en tout cas.

Et comment s'est passé l'écriture ?

Très bien. Nous étions en terrain connu Jean-François et moi, avec le luxe inouï d'écrire avec la musique du personnage en tête. Son rythme, sa voix, ses sourcils, sa gestuelle, c'est hyper confortable et très rassurant. Nous avons essayé d'écrire une histoire qui soit ni trop présente ni trop faible, mais un des gros avantages avec ce film, c'est que les scènes, les personnages, les lieux sont tellement codés, tellement signifiants, que d'une certaine manière l'histoire se raconte toute seule. Le spectateur sait toujours où il est et finalement, il n'a pas besoin qu'on lui explique trop pourquoi et comment les choses arrivent, à partir du moment où c'est normal qu'elles arrivent dans ce genre de film. Par exemple à la fin, quand le héros retourne à la CIA, il y entre sans que personne ne lui demande rien, il n'y a pas un gardien, personne, et je suis sûr que neuf spectateurs sur dix s'en foutent royalement. Parce que je crois (du moins j'espère) que ce qu'on attend, c'est la connerie. C'est de ça que le spectateur est à l'affût. En tout cas c'est ce qu'on a essayé de faire. Le film est évidemment une comédie et sa première ambition est de faire rire.

Après, l'idée est de ne pas faire rire à n'importe quel prix, et un des grands trucs de l'écriture de ce scénario était de sélectionner les vannes pour essayer de faire aussi un film cohérent.

C'est à dire ?

Et bien quand vous mettez deux scénaristes dans un bureau pendant huit mois et que vous les payez pour dire des conneries, ils disent des conneries. Le problème est d'organiser ces conneries dans une histoire pour faire un scénario qui lui-même n'a qu'un seul but, permettre de faire un bon film. Tout ça pour dire qu'il nous est arrivé fréquemment de rigoler pendant deux heures sur une situation ou sur une vane ou un bout de dialogue pour finir par dire "c'est trop con qu'on puisse pas la mettre dans le film..."

Et le tournage, comment ça s'est passé ?

Magnifiquement bien, cette équipe est comme une deuxième famille pour chacun d'entre nous, et malgré toutes les galères inhérentes à un tournage, spécialement avec un budget comme ça, à l'étranger, on reste toujours solidaires les uns des autres. On a un côté très équipe de foot, ambiance "on lâche rien", et quand il y en a un qui est moins bien, on se juge pas, on s'aide. C'est très rassurant et très stimulant pour nous tous.

Vous aviez la même équipe que sur le premier ?

Oui, pratiquement. Avec un nouveau premier assistant, James Canal, qui a été d'une grande aide. Et le tournage a été parfois éprouvant, mais c'était très plaisant et c'est un grand souvenir.



Tourner au Brésil, c'est quand même un des grands fantasmes. Très fréquemment je pensais aux dimanches soirs de quand j'étais petit, devant la télé. On regardait des films, et des fois ma mère disait "Ils ont dû bien se marrer, quand même..."

Et bien là, c'était nous, ceux qui ont dû bien se marrer, quand même... C'est un plaisir infini de ressentir ça.

Quant à l'équipe brésilienne, là aussi, c'était une super expérience, c'était très agréable de retrouver tous les matins des gens qui ne parlent pas la même langue, mais avec qui on partage le plateau. On a travaillé dans le sourire, et ce ne sont que des bons souvenirs pour moi, mais aussi je crois pour beaucoup d'entre nous. La seule vraie difficulté est que le Brésil est un pays très cher. Malgré l'extrême pauvreté de toute une partie de la population, le pays est cher et c'est pour une équipe française un vrai luxe d'y tourner. Heureusement donc que les producteurs ont suivi. Mais de mon côté il a aussi fallu réécrire de manière malgré tout assez importante le scénario afin de le faire entrer dans le budget. Ceci étant, je crois que le scénario et le film y ont gagné, en simplicité, en fluidité, et sûrement en efficacité.

Et avec Jean Dujardin, comment s'est déroulé le travail ?

Jean est un acteur qui pour moi est exceptionnel. Il arrive sur le plateau avec énormément de travail derrière lui, ce qui fait qu'il est paré à tout. En plus je soupçonne qu'OSS soit devenu une deuxième peau pour lui, un peu comme Johnny Weissmuller qui a fini sa vie en croyant qu'il était vraiment Tarzan. Il y a vraiment une osmose entre ce personnage et lui, ils se stimulent l'un l'autre, et c'est très agréable pour moi d'être celui qui filme cette rencontre. Je tiens quand même à préciser que pour le voir travailler de près, il est évidemment capable d'interpréter plein d'autres personnages et de travailler dans beaucoup d'autres registres, mais je crois qu'il y a quand même quelque chose de spécial avec OSS. En ce qui me concerne, c'est quand même là aussi une grande chance de travailler avec un acteur qui exprime et incarne toutes les nuances du texte mieux que ce que vous pouviez espérer, qui habille le plan mieux que ce que vous pouviez espérer, et qui en plus est preneur de toutes les suggestions et améliorations possibles. Il est toujours prêt à essayer des choses, car il prend vraiment du plaisir à travailler, ce qui fait qu'il n'est jamais dans le rapport de force ou dans

des mauvaises énergies. En plus, j'ai parfois l'impression qu'on a le Bluetooth, et qu'il intègre dans son jeu entre deux prises des indications que j'ai en fait oublié de lui donner. Le film aura la vie qu'il aura, mais nous sommes tous les deux fiers et d'accord sur le résultat, et c'est déjà malgré tout une satisfaction pour nous deux. C'est déjà ça.

Et les autres acteurs ?

C'est très délicat de répondre comme ça, rapidement, sur l'ensemble des acteurs sans avoir l'air de feuilleter un catalogue. Le film est construit autour du personnage d'OSS, et la tâche des autres acteurs n'est pas du tout facile. Il faut s'intégrer à une équipe qui a ses habitudes, ses codes, etc...

Mais je dois dire que tous les acteurs ont parfaitement joué le jeu et ont réussi à s'imposer dans le projet. A commencer par Louise Monot, qui avait la tâche difficile d'incarner le premier rôle féminin.





Elle doit apporter le sérieux nécessaire tout en laissant place à la comédie, elle doit être en opposition à la bêtise d'OSS mais en même temps ne peut pas être dans le jugement systématique de manière à ce que l'on garde de la sympathie pour leur couple, c'est un équilibre très difficile à trouver, entre la séductrice, la femme d'action et le clown blanc, et je crois qu'elle l'a parfaitement réussi.

Alex Lutz, qui joue le personnage d'Heinrich, un jeune hippie allemand, a lui aussi beaucoup de mérite. Il a imposé son personnage en ayant très peu de dialogue. Là aussi ce n'est pas évident d'être le plus souvent en écoute, de laisser la place à des situations entre les deux autres personnages, et de se mettre en retrait.

J'ai aussi pris un plaisir incroyable à regarder travailler Rüdiger Vogler. C'est un acteur mythique, qui a accepté de venir faire

ce qu'il y a de pire pour un acteur allemand. Un nazi, dans une comédie, française. J'ai eu la chance qu'il ait aimé le premier OSS, qu'il ait aimé le scénario, et qu'il accepte de rejoindre l'équipe. C'est un acteur incroyable, qui se met entièrement au service du film, et qui intègre à une vitesse fulgurante tout ce que vous pouvez lui dire. C'est le genre d'acteur qui est du pain béni pour moi, c'est à dire qu'il a une immense technique, qu'il met entièrement à votre service, et dans le souci constant de jouer, d'incarner, de s'amuser. Avec le plus grand sérieux.

Mais vous savez, tous les acteurs étaient ravis de nous rejoindre, et je crois qu'ils ont tous pris du plaisir, et tous sont parfaitement à leur place. Ken Samuels, qui s'est régalé à jouer l'archétype du flic américain, Serge Hazanavicius et Laurent Capelluto en agents du Mossad atterrés par la bêtise d'OSS, Reem Kherici en espèce de Betty Boop brasilo-nazi, ou même Pierre Bellemare, qui même s'il n'est pas acteur de formation, nous amène toute la musique de cette époque. Sa personnalité même, son phrasé, son timbre de voix, évoquent à merveille l'atmosphère de la France pompidolienne. Tous on été formidables, et je suis absolument ravi des acteurs avec qui j'ai travaillé.

Je voudrais aussi dire un mot sur la musique composée par Ludovic Bource. Il a réussi à créer la musique qui donne au film à la fois son souffle, son premier degré, tout en préservant les sourires nécessaires. Sans jamais être parodique, elle type le film dans son époque, tout en se mettant totalement au service de la comédie. Elle a été enregistrée en France, par l'orchestre Colonne, un orchestre de 80 musiciens, et cela donne un sérieux et une tenue qui est indispensable à l'équilibre du film.

Vous parliez au début de cet entretien d'OSS comme d'un personnage fait pour la série. Il y aura bientôt une nouvelle aventure ?

Il y a en tout cas pour l'instant une envie commune, personne ne s'est pour le moment lassé du personnage, mais nous allons commencer par voir comment le film est accueilli. Pour le reste on verra bien.





OSS 117 par JEAN FRANÇOIS HALIN

En écrivant le premier OSS, je m'étais vite rendu compte qu'il y avait matière à une saga. A travers le détournement, on pouvait aussi réussir à traiter de problèmes géopolitiques et culturels très actuels. Ce personnage, emblématique d'une certaine France, permettait cela. Michel Hazanavicius est un très bon réalisateur, doté d'un sens artistique poussé et d'un talent rare pour la comédie. J'avais suggéré qu'il réalise le premier OSS, avec lequel je le pensais en adéquation. Il était donc arrivé sur le premier film après moi. Pour le deuxième OSS, nous avons convenu de travailler ensemble dès le début afin de gagner du temps. J'ai d'abord écrit un traitement, une vingtaine de pages avec une histoire,

mais cette base m'a semblée trop proche du premier, même si c'était une étape nécessaire pour s'en détacher et aller vers celui-ci. Nous avons ensuite fait évoluer notre personnage.

Comme celui des romans, notre OSS est sûr de son talent, fier de son élégance, de ses origines, de sa virilité. Mais le détournement nous impose d'en faire un crétin magnifique. Il nous faut le ridiculiser



1967, ANNÉE ELECTRIQUE



Le monde se remet de la Seconde Guerre mondiale, la guerre froide perd de sa virulence, les politiques laissent peu à peu la place aux économistes et le monde s'apprête à vivre quelques bouleversements majeurs sous la pression de ceux à qui on n'avait pas donné la parole jusque-là...

En février, les défoliants pleuvent sur le Vietnam, où les troupes américaines s'embourbent chaque jour un peu plus. Le 18 mars, le super pétrolier Torrey Canyon s'éventre sur les côtes anglaises ; à Athènes, les colonels réussissent leur putsch du 21 avril ; le 5 juin à 7 heures, les Israéliens déclenchent la guerre des Six Jours. Aux Etats-Unis, les émeutes raciales se multiplient – les affrontements du 17 juillet à Newark et Detroit feront 26 morts et plus de 2000 blessés ; De Gaulle s'écrit « Vive le Québec libre » le 26 juillet ; un fragile cessez-le-feu est signé au Congo le 21 août, une crise éclate au Nigeria un mois plus tard. Le 9 octobre, le Che est abattu ; le dernier empereur de Chine, Pou-Yi, s'éteint une semaine plus tard, et le 26 octobre, le Shah d'Iran est couronné.

Partout, le monde est sous tension. 1967 porte les signes avant-coureurs de l'année suivante, qui verra entre autres les émeutes de mai 68 en France, le printemps de Prague à l'Est et l'embrasement racial aux Etats-Unis suite à l'assassinat du pasteur Martin Luther King.

Aux Etats-Unis, le mouvement libertaire né spontanément sur les pelouses du Golden Gate Park de San Francisco a pris une ampleur planétaire. Le 7 juillet 1967, 450 000 hippies sont réunis, et leur refus de se laisser enfermer dans un modèle va se répandre dans le monde entier.

Elvis vient de se marier à Las Vegas, BLOW UP d'Antonioni a remporté la Palme à Cannes, les Beatles chantent « Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band », Jane Fonda est BARBARELLA, Frank Zappa joue « Absolutely Free ». LES DEMOISELLES DE ROCHEFORT font un succès, Jimi Hendrix est au sommet, le professeur Barnard réussit la première greffe du cœur, Jane Mansfield se tue dans un accident de voiture, Procol Harum déferle, Eddy Merckx est champion du monde, la télévision française diffuse ses premiers programmes en couleur et le 3 septembre au matin, la Suède change de côté pour la circulation, passant de la gauche à la droite, ce qui provoque des embouteillages historiques.

aprioris, les clichés, souvent par manque de connaissance ou de culture. De plus, le film se passe en 1967, vingt ans après la Seconde Guerre mondiale, et la prise de conscience de ce qui s'est passé au cours de cette guerre n'est pas la même qu'aujourd'hui. Maintenant, on ne pourrait heureusement plus dire certaines choses que l'on disait couramment à cette époque-là où dominait, sous l'influence De Gaulle, l'idée que toute la France avait été résistante.

Si on se replace en 1967, on constate avec stupéfaction que ce héros fait preuve d'un « antisémitisme de bon aloi », terriblement banal. Il ne sent même pas compte. C'est aussi une chose à dénoncer. A l'époque où nous avons situé le film, les choses commencent à bouger chez les jeunes, chez les Noirs aux Etats-Unis,

chez les femmes. D'où l'idée d'un héros macho,

totallement misogyne, sûr de lui et confronté à une femme qui, contrairement à ce qu'il pense de prime abord, est là pour travailler avec lui... mais pas en tant que secrétaire !

C'est un numéro 2 mais pas une suite. Il devait aller plus loin avec plus d'action, donc plus de décors, plus de péripéties et plus de gags. Nous avons pu gagner du temps avec ce scénario parce que nous étions « dans nos chaussons ». Après le premier, les gens ont le code. Ils savent que notre héros est très différent de celui créé par Jean Bruce qui était au premier degré. Les explications et justifications sont devenues inutiles, nous n'avons plus besoin du côté didactique un peu encyclopédique apporté par le personnage de Larmina dans LE CAIRE NID D'ESPIONS. Les gens savent à qui ils ont affaire et attendent directement les formules toutes faites d'OSS, la façon dont il brandit son revolver, « la » gaffe sur les Juifs, « la » gaffe sur les gens du Mossad, « la » gaffe avec les Chinois. Certaines scènes ont été particulièrement plaisantes à écrire et j'avais hâte de les voir.



La poursuite lente dans l'hôpital, le bal nazi, Robin des Bois – je ne suis vraiment pas déçu du résultat. Par contre, il me semblait que la scène du Mossad, une scène d'exposition présente très tôt dans le film, n'était pas parmi les plus fortes que nous ayons écrites. Mais les deux agents du Mossad sont géniaux et jouée, cette scène prend une ampleur incroyable. J'aime qu'il y ait plusieurs niveaux de lecture au film. On peut le voir comme une simple comédie mais aussi bien dans le texte que dans la mise en scène, on trouve une deuxième couche, une référence, un hommage, une réplique qui prend encore plus de force si on la saisit. C'est un film accessible à tiroirs. En tant que spectateur, j'avais envie de retrouver le héros et Jean qui l'incarne. J'ai longtemps travaillé aux Guignols et lorsque j'écris pour un acteur, j'imité les voix – même très mal ! Pour Jean, je me suis gavé de son phrasé. Puis Michel lui a fait travailler ses intonations comme dans les films doublés. Jean est un pur interprète. Il travaille énormément pour se mettre au service du texte, l'incarner et le porter au plus haut. Dès les essais pour le premier film, quand il a enfilé son costume, gominé ses cheveux et pris son flingue, il nous a tous estomaqués. Il était le personnage ! Nous sommes partis de cette base-là pour la retravailler en la cassant un petit peu. Douze ans ont passé et lui reste à la même place. Il subit un peu la mode – chemises raccourcies, pattes un peu plus longues – mais sans plus. Il reste cramponné à ses convictions, sans aucun désir de changer le monde. Mais le monde avance sans lui et il est au bord du gouffre sans même s'en rendre compte. Je ne voudrais pourtant pas qu'il y tombe. Je souhaite qu'il conserve sa superbe indéfiniment, sans cesse sur le fil mais se rattrapant toujours ! Même si OSS est stupide et agaçant, Jean parvient à en faire un personnage attachant dont on rit mais que l'on ne peut pas détester. Par son travail d'acteur, il offre à ce personnage de crétin magnifique, la chair qui rend un être humain concevable et vivant malgré ses incohérences.



LA DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE SELON GUILLAUME SCHIFFMAN

Nous savions dès le départ qu'étant multi-référentiel, *RIO NE REPOND PLUS* serait plus difficile que le premier. Déjà pendant l'écriture, Michel me montrait des références picturales. J'ai rarement connu des metteurs en scène aussi précis que lui en matière de direction artistique. Il sait nourrir les gens, les guider et prendre ce dont il a besoin pour que son film soit un tout cohérent. C'était une nouvelle aventure d'OSS et il fallait tout reprendre à zéro. Nous avons commencé par regarder des films pour cerner le style visuel. Progressivement, Michel affinait son désir de lumière. Sa direction artistique avait pour but de plonger les spectateurs dans les années soixante-dix. Mais les références d'images sont plus larges, situées à la fois dans les films noirs de la fin des années soixante avec des rôles de privés tenus par Steve McQueen ou Paul Newman. Il y a déjà plus de modernisme dans les images. On est dehors, on fait des zooms, on embarque et on pose les caméras n'importe où.

Chaque scène est abordée longtemps avant d'être tournée. Nous savons ce qui sera filmé, dans quelle lumière et avec quel style de découpage. Même quand la lumière est complexe, Michel souhaite laisser au comédien la place de jouer sans subir de contraintes techniques. Il faut donc concilier cette liberté avec l'aspect pictural et artistique du film auquel Michel tient aussi beaucoup. C'est assez rare pour une comédie. Le premier film a été tourné au quarante millimètres. Dans celui-ci, il y a beaucoup de zooms, des grands angles, de très longues focales. Mais il faut à la fois éclairer les serrés et les larges et c'est très difficile. Michel veut pouvoir commencer en très large sur Jean puis resserrer et qu'il soit très beau, très classe, sans rien perdre de sa superbe. Ce n'est pas toujours simple. Mais nous étions prévenus dès le départ. Le film a été fait entièrement au zoom, mais ce n'est même pas moi qui zoome, c'est Michel ! Je ne sais jamais ce qu'il va faire parce que lui-même s'adapte. Je dois être prêt à tout ! A l'époque où se déroule le film, on commençait à faire des lumières naturalistes. Mais il s'agissait des premiers essais et c'était très différent de ce que l'on entend aujourd'hui par le même terme. On tournait en extérieur, avec de vraies zones d'ombre, des comédiens pas toujours très éclairés qui pouvaient soudain se retrouver surexposés quand ils passaient près des fenêtres – on était dans les débuts ! Du coup, la lumière n'était pas toujours justifiée. Dans les années cinquante, on pouvait se retrouver avec un contre-jour bien qu'il n'y ait pas de baie vitrée. A partir de 1965, on se rend compte que toutes les arrivées de lumière naturelle sont respectées – même si parfois on triche un peu. De nos jours, s'il y a une fenêtre, la lumière en vient forcément. S'il y a des lampes, les lumières viennent des lampes. Dans les années cinquante, on faisait couramment l'inverse.

Pour un directeur de la photo, rencontrer OSS est un luxe inouï ! J'adore les films d'auteur, les films de genre. Mais j'aime m'amuser tout en travaillant. Et ici nous étions dans le plaisir, dans la comédie. J'ai toujours voulu faire des comédies, mais de celles où la lumière existe. C'est pour moi une chance incroyable de participer à un film de genre que j'adore, un film de référence avec un tel foisonnement de décors, de costumes, une multitude de genres à travailler sans jamais être parodique.



OSS 117

par JEAN DUJARDIN

Aussi bien sur le fond que sur la forme, le premier opus a marqué pour moi une rencontre avec un personnage. Aucun personnage ne m'a jamais fait l'effet d'OSS ; il est présent, il imprègne mes mots, mes gestes. Entre les deux films, il a continué à vivre en moi et il resurgissait régulièrement. Même des personnages comme Brice ne m'ont pas fait cela. Brice existe dans l'action, dans le mouvement, alors qu'OSS existe même dans les silences, même lorsqu'il est immobile.

Le premier film était atypique et nous ne savions pas toujours où nous allions, mais nous nous y sentions bien et cela nous a conduits jusqu'au public. Ce deuxième chapitre est né de l'envie de retrouver ce personnage et de continuer avec une équipe. Il n'était pas question de faire un coup ou de profiter du succès du premier. Nous avions tous la vision du même film : une fabrication un peu à l'ancienne, « à la manière de », avec une idée de producteurs, des auteurs, un réalisateur et un rôle-titre bien entouré. Il y a eu un énorme travail en commun, en complémentarité, sans complaisance et avec du recul pour tenter d'éviter les pièges. On avait envie de s'amuser avec un beau jouet. On y retrouvait des références, le goût du jeu, l'aspect ludique à la Belmondo, le beau verbe, le fantasma du cinoche avec les belles bagnoles, les belles robes et le décor. Une nouvelle fois, peut-être encore plus



fort, on a vraiment eu l'impression de faire du cinéma ! Nous pouvions en plus passer par l'époque pour dire des choses d'aujourd'hui et s'amuser d'une certaine France.

Après le potentiel ouvert par le premier opus, il fallait trouver la destination et le propos. Le premier film se déroulait au Caire et OSS se comportait comme un horrible colonialiste. On fonctionne toujours sur les clichés, en jouant sur tous les poncifs. Cette fois, ce brave Hubert se frotte à la traque des nazis et au Mossad.

Nous voulions cette fois explorer plus avant, tordre un peu plus le personnage, révéler ses conflits intérieurs. Les choses sont beaucoup plus burlesques et le propos tout aussi – voire plus – politiquement incorrect. Cette démarche de faire évoluer les références s'imposait à chacun dans son poste. Qu'il s'agisse des gros coups de zoom de Michel ou de la lumière pop de Guillaume Schiffman, le temps avait passé entre les époques des deux films. Il me fallait pour ma part oublier le Sean Connery des années cinquante et aller vers le Paul Newman des années soixante. Le personnage est ainsi beaucoup plus détendu, veste ouverte et mains sur les hanches, chewing-gum – la cool attitude ! Il garde cependant un côté vieille France un peu suranné. Le personnage a perdu de sa superbe, il est passé de la belle chemise à la chemisette, aux rayures...

OSS 117 a vieilli, tout comme moi ! J'ai trois ans de plus et l'impression de vieillir vite. Le fait d'avoir joué sur les ombres, le clair-obscur, d'avoir accentué les traits de son visage, et sa réflexion, nourrit son évolution. Il est en plus amoureux pour la première fois. Il aime secrètement Dolores et ne comprend pas qu'elle se refuse à lui. Conformément au cahier des charges de tout agent secret, à chaque mission, il voudrait « tuer les méchants, emballer la belle et rentrer au bureau ». Cet échec affectif le renvoie à lui-même, à sa crainte d'avoir vieilli, d'être devenu ringard. Même s'il reste très doué, il doute, et son innocence semble le protéger de moins en moins.

L'histoire se déroule à l'aube de 1968. L'un des points culminants du film met en scène des hippies, et le problème de génération apparaît alors nettement. Pourtant, Hubert ne s'en rendra pas compte. Il garde sa vision du monde, sans remarquer le changement de fond qui se profile. Lorsque cette scène est mise en parallèle de celle qui se passe au bureau, au milieu de ses collègues du SDECE aux noms bien français, on mesure tout le décalage.

Pour le scénario et les dialogues, j'ai fait une entière confiance à Michel Hazanavicius et Jean-François Halin. Nous avons une communauté de pensée. Cela ne nous empêche pas de changer si on se rend compte que l'on peut faire mieux une fois dans l'action. Tenter plein de choses fait partie du bonheur d'être sur le même plateau et de nous amuser comme des gosses. Avec toute l'équipe des techniciens, c'est assez potache !

Ce scénario m'a paru très exotique, beaucoup plus dense, avec bien plus d'action. Un chapitre plus loin ! Les premiers jours, la pression était grande pour tous, parce que nous avons peur de refaire le premier. La joie de se retrouver était là mais il y avait aussi des regards, des non-dits et des doutes que nous partagions tous sans l'avouer. Tout a été balayé en une journée !

J'apprends beaucoup le texte, je le rentre énormément, je le déglutis, le tords, le broie pour arriver parfaitement calé sur le plateau. Le vocabulaire est assez alambiqué. Quand on a des expressions comme « inexpugnable arrogance », il faut s'y prendre quinze jours à l'avance pour que ce ne soit pas trop compliqué sur le plateau ! Ces répliques font partie du personnage et nous sommes très friands de ces vieux mots. J'aime bien me redire certaines phrases comme « Mais je vous en prie. D'ailleurs ne dit-on pas qu'une femme qui éclabousse un homme, c'est un peu comme la rosée d'une matinée de printemps, la promesse d'une belle soirée et la perspective d'une nuit enflammée ? ». Personne ne dirait cela, sauf OSS ! Il y a tellement de répliques de ce genre que pas une seule journée ne s'est passée sans que nous soyons pliés de rire.

Pendant les trois ans de préparation de ce deuxième opus, il m'arrivait d'avoir encore des relents du premier, avec des phrases qui ressortaient. Mais je ne peux pas les interpréter avec ma voix naturelle. Je dois descendre dans les graves, chercher des intonations. Certains mots sont trop modernes. C'est une vraie composition et même une habitation. J'en arrive même dans la vie à doubler mes phrases à sa façon.

Physiquement, j'ai préparé la scène de catch avec Philippe

Guegan. Cinq à six séances ont suffi pour apprendre la chorégraphie. On joue énormément sur la vitesse et l'inertie. Plus on va vite, moins on a de chances de se faire mal. J'ai aussi refait un peu de sport avec mon coach car Michel m'avait prévenu qu'au soleil du Brésil ce serait speed ! Il me fallait enchaîner le texte au cordeau et être en forme parce que le personnage est souvent dans l'action. « L'Homme de Rio » n'est pas un mythe ! Cette préparation m'a bien servi. Nous avons commencé par les scènes au Brésil. Quel souffle pour moi, pour le personnage, pour le film ! Allier mon métier que j'adore, ce personnage, cette équipe incroyable, c'est être gâté ! Mais c'est aussi un piège et il ne faut pas s'emballer. Ce ne sont certainement pas des vacances. En fait, j'étais impatient du film, j'avais envie de retrouver le personnage et de m'amuser à trouver autre chose – Robin des Bois, le catch... avant de commencer le film, on le fantasme. Dans l'avion, on imagine les décors – bien évidemment différents de ce qu'on envisageait, en mieux ! J'attendais la scène de la piscine, un clin d'œil au MAGNIFIQUE et à Jean-Paul Belmondo. Tout à coup, vous êtes dans ce dont vous avez toujours rêvé quand vous étiez gamin. C'est à cause de ces scènes-là que l'on aime ce métier. Il ne faut pas boudier son plaisir ! Lorsque vous êtes dans un taxi et que vous dites : « Mais il me semble que ce n'est pas la route de l'hôtel... », vous jouez dans la légende de ce qui vous a fait aimer le cinéma. Se retrouver là-bas était un luxe et une chance incroyable. Les Brésiliens, comédiens et équipe technique, ont été vraiment bien. On se sent bien là-bas, protégé pendant les deux mois de tournage. On oublie la France, le monde du cinéma avec ses chiffres et ses "bankables", toutes les mauvaises raisons de faire un film. Cette fois, Hubert doit faire équipe avec un lieutenant-colonel du Mossad qui s'avère être une magnifique jeune femme. Ses préjugés vont en prendre un coup ! Le rôle n'était pas évident pour Louise Monot parce qu'elle rejoignait une équipe déjà formée et subissait malgré tout la pression du premier film. Mais Louise est une bosseuse, elle a un très bon instinct, le doute que l'on doit avoir, le recul nécessaire pour faire de la comédie, et le sens du rythme. Jouer avec un partenaire qui a la même charge que vous est important. Cela permet de travailler du tac au tac et sur les ruptures. Elle a vite pigé l'enjeu, l'esprit et son personnage. Clown blanc, elle regarde cet ahuri tout en existant. Elle a réussi à faire de ce rôle pas toujours évident quelque chose de personnel.





Tous les personnages sont parfaitement raccords avec la situation. Ce sont des caricatures physiques qui induisent quelque chose de décalé. Le film est rempli de clichés – dans la lumière, les vêtements, la façon de tenir une arme, de dire les choses, les intonations. Michel a su réunir tout cela. Il a fait ce précieux travail avec chaque membre de l'équipe. Avoir un réalisateur qui sait ce qu'il veut jusqu'au plus infime détail, du premier rôle à la figuration, est très important.

Contrairement au premier opus, OSS justifie maintenant les énormités qu'il profère. Il est de bonne foi, mais toujours décalé. Il faut éviter de devenir complaisant, de faire l'acteur qui joue le rigolo. Il ne fallait pas compter sur le premier film pour penser que les gens allaient tout comprendre du fonctionnement du personnage ! Michel veille à doser parfaitement le jeu, mon intensité, le contexte, le montage, le tout dans une équation qui ne laisse aucune ambiguïté sur le sens profond du film. Sur beaucoup d'aspects, ce film-là va plus loin, plus directement. C'est pour cela que Michel dirigeait beaucoup plus. Ce film a forcément une place privilégiée dans mes expériences – à cause du luxe, du texte, de l'alliance entre le fond et la forme. C'est pour cela que j'ai fait cette comédie et pas une autre. C'est très subjectif mais c'est ce qui me fait rire. J'ai la chance d'avoir rencontré Michel, ce rôle, Nicolas et Eric Altmayer de chez Mandarin, et que le public veuille bien nous suivre. Lorsque j'ai découvert le film terminé, deux choses m'ont frappé : le rythme et la cohérence de l'ensemble. On ne perd pas une seconde, tout s'enchaîne. Là où certains laisseraient la situation s'installer ou le décor s'amortir, Michel avance. Il a tellement peur d'ennuyer le spectateur qu'il ne se pose jamais inutilement. Le film est vif, il se passe des choses partout, on est pris par les dialogues, par l'action, par les décors, par les images. J'ai très vite oublié que je regardais le film que l'on venait de faire pour me retrouver simple spectateur. Michel vous embarque dans un film à la fois complètement atypique et parfaitement cohérent. On connaît les codes, il surfe dessus pour nous offrir une autre lecture de choses que l'on adore, que l'on croit connaître et que l'on redécouvre. Nous avons tous bossé ensemble mais Michel a réussi à diriger le tout pour obtenir un objet rond, agréable. C'est un vrai bonheur de cinéma !

Si je devais ne garder qu'un seul souvenir, je crois que ce serait le petit matin qui a suivi la nuit de tournage chez les hippies. Cette séquence-là avait déjà été très spéciale, pas pour l'aspect sexe mais pour ce qui s'est passé durant la première prise. J'arrive en plan large entre deux demoiselles, je tombe sur les figurants brésiliens, Michel nous met une musique totalement appropriée à la scène avec des petits oiseaux. Il est deux heures du matin, il y a une espèce de léger courant d'air hyper agréable. Toute l'équipe est morte de rire, personne ne veut lâcher le plan. Personne ne doit craquer, je ne dois pas rire alors que je suis en train de vivre un truc insensé. Le « Coupez ! » qui a retenti après cette prise a été un moment hallucinant. A peine quelques heures plus tard, l'aube pointe sur la côte. Je suis seul au volant d'une voiture de sport sur une route de corniche, en smoking, avec Michel et Guillaume qui me suivent en hélico pour un travelling aérien. Ils me donnent les indications par talkie-walkie, on n'est que nous trois et je fonce en enchaînant les virages dans les premiers rayons du jour. Après cette nuit de tournage incroyable, le vent, la vitesse, le rugissement du moteur et la sensation de l'hélico qui vole juste derrière, tout cela restera en moi comme un moment où la vie et le cinéma ne font plus qu'un.

devant la camera

JEAN DUJARDIN

Hubert Bonisseur de la Bath/OSS 117

2009 : OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS
de Michel Hazanavicius

2008 : UN HOMME ET SON CHIEN
de Francis Huster
CASH de Eric Besnard

2007 : CONTRE-ENQUETE
de Franck Mancuso
99 FRANCS de Jan Kounen

**2006 : OSS 117 :
LE CAIRE NID D'ESPIONS**
de Michel Hazanavicius

2005 : IL NE FAUT JURER DE RIEN
de Eric Civanyan

2004 : BRICE DE NICE
de James Huth – également scénariste
LES DALTON de Philippe Haïm
L'AMOUR AUX TROUSSES
de Philippe de Chauveron

2003 : LE CONVOYEUR de Nicolas Boukhrieff
MARIAGES de Valérie Guignabodet

2002 : BIENVENUE CHEZ LES ROZES
de Francis Palluau
TOUTES LES FILLES SONT FOLLES
de Pascale Pouzadoux

AH ! SI J'ETAIS RICHE de Michel Munz et Gérard Bitton



DOLORES

par LOUISE MONOT

J'avais adoré l'humour et le décalage du premier OSS 117. Ce genre d'esprit me fait rire. Avoir ainsi l'occasion d'entrer dans une réalité, mais avec un second degré aussi riche, est rare dans le cinéma français. J'aimais aussi que l'on ne soit pas obligé d'avoir une immense culture historique et politique pour comprendre et en rire.

Lorsque j'ai découvert le scénario de ce nouveau chapitre, j'ai retrouvé ce qui faisait la force du premier, mais un cran plus haut. J'avais très envie de jouer Dolores. Le film était la promesse d'une aventure et l'occasion pour moi de passer à la comédie. Beaucoup de choses différent entre ce film et le précédent.

Le personnage d'Hubert est un peu resté figé sur lui-même alors que l'époque avance. Il va se trouver confronté à cette jeune femme, lieutenant-colonel des services secrets israéliens. Il la prend d'abord pour une secrétaire. Que pourrait-elle être d'autre à ses yeux, femme, et jolie en plus ? Lui a un peu vieilli, elle est une femme de son époque. Ils sont obligés de travailler ensemble et j'adore leur confrontation perpétuelle. Les rapports homme/femme ont également évolué et j'aime que Dolores ne soit pas soumise à OSS 117.

Tout l'enjeu était de ne pas rendre Dolores trop dure et trop sérieuse pour la simple raison qu'elle est un agent du Mossad. Cela l'aurait rendue antipathique. Elle est d'abord chargée d'une mission commune avec OSS et bien que leurs objectifs soient différents, elle ne doit pas le juger sans cesse.

Le style, le maquillage, la couleur des cheveux et aussi les grands ongles orange, m'ont aidée à construire le personnage de Dolores. Michel m'avait demandé de visionner des films de l'époque. Mais Dolores, avec son côté masculin et son caractère marqué, ne ressemble pas tout à fait aux filles de cette époque. Cela ne l'empêche pas d'être sexy. Fille de son temps, avant-gardiste même, Dolores est la voix de la modernité. Elle dit la vérité. C'est la seule qui ait un peu de recul sur toutes ces folies, et j'aime toutes mes répliques. Rares sont les scénarios où les dialogues sont aussi bons. Le texte se suffit à lui-même. Inutile d'y ajouter des béquilles. J'ai trouvé ce personnage au fur et à mesure des scènes. Je n'avais encore jamais joué de comédie et j'espère avoir trouvé le ton. L'une des clefs de Dolores réside dans le décalage entre sa fonction et son apparence. Comme souvent dans le film, on joue avec les clichés et les a priori pour mieux les renverser.





Il y a eu tout un travail sur les attitudes et la voix. Au début, je parlais souvent avec une voix trop haut perchée et Michel me demandait de descendre vers les graves. Une voix grave en impose davantage tout en étant plus sexy. J'ai dû aussi surveiller ma tenue, mon port de tête, ma manière de bouger, au point que j'avais quelquefois mal partout à la fin d'une journée de tournage ! J'ai regardé

des films de l'époque pour saisir la manière de

se tenir, de marcher, si différente de celle d'aujourd'hui. Même en situation d'écoute, immobile, il y avait des poses à trouver. Je ne savais pas toujours quoi faire de mes bras ! OSS a souvent de grandes tirades. Les écouter était parfois beaucoup plus dur que d'avoir à en dire soi-même. L'écoute est terrible à jouer. On a l'impression soit de ne rien faire, soit d'en faire trop !

Certaines scènes comportent beaucoup de texte et il fallait y mettre de nombreuses intentions différentes. C'était à la fois passionnant et un peu effrayant. Il y avait constamment le premier degré et un sous-texte. Aux dialogues superbement écrits, Jean et Michel ajoutaient parfois certaines choses au moment du tournage. De plus, Michel ne coupe pas souvent la caméra. Il tourne les prises sans interrompre, ce qui permet d'enrichir encore et d'être plus spontanée.

Jouer avec Jean Dujardin est très agréable. Il sait être professionnel tout en étant léger et simple. Jamais il ne vous fait sentir qu'il est une star. Qu'il soit dans le cadre ou non, il essaie toujours de donner le maximum à son partenaire. Pour lui, on fait le film tous ensemble et le résultat sera bon si chacun l'est. Quand l'équipe est fatiguée, il plaisante pour détendre l'atmosphère. Pour moi qui n'ai fait que très peu de comédies, se concentrer pour ne pas rire est plus agréable que se concentrer pour pleurer. Et avec Jean, il est quelquefois difficile de garder son sérieux, d'autant plus que le texte lui-même est drôle !

Le comédien apporte à son rôle et réciproquement. Par exemple, je suis plutôt jean-baskets dans la vie et depuis mon retour, tout le monde remarque que j'assume plus ma féminité. Je remercie Michel et les producteurs de m'avoir permis d'expérimenter une nouvelle couleur de cheveux et d'avoir eu ce look pendant quatre mois ! D'une certaine façon, cela m'a encore libérée. Je suis plus féminine.

Toute l'expérience a été géniale. Avoir commencé le tournage au Brésil est une chance. Certains moments étaient difficiles, d'autres superbes et on en est tous ressortis plus forts. Tourner à l'étranger soude une équipe. Tout le monde est embarqué sur le même bateau. Rester absente deux mois n'est pas facile mais permet de se concentrer sur l'univers du film et sur le personnage.

devant la camera

LOUISE MONOT
Dolores

2009
OSS 117 :
RIO NE RÉPOND PLUS
de Michel Hazanavicius

2008
MR 73
d'Olivier Marchal

2007
TATT AV KVINNEN
(film norvégien)
de Petter Naess

2006
PRÊTE-MOI TA MAIN
d'Eric Lartigau
HELL
de Bruno Chiche



HEINRICH

par ALEX LUTZ

En découvrant le premier film, j'avais été frappé par le mélange de réalisme et de décalage. Tous les codes de l'époque y étaient, mais avec une lecture d'aujourd'hui. J'avais aussi été impressionné par le travail de Jean sur la voix de son personnage.

En lisant le scénario, j'ai énormément ri. C'est déjà rare pour une pièce comique, mais encore plus pour un script. Il est très vivant, super visuel et il m'a semblé encore plus riche en trouvailles que le premier. Il va plus loin dans les décors, l'action, les situations, et surtout dans le personnage de Jean. Pourtant, je crois qu'il reflète parfaitement l'esprit de l'époque. Il est politiquement incorrect. Ce n'est pas évident aujourd'hui, alors même que les humoristes ont tous peur d'avoir à faire face à une association quelconque !

Mon personnage, Heinrich, est le fils de Von Zimmer, le nazi recherché par OSS 117 et Dolores. Il est hippie et donc à priori en rupture, et décide de les aider à le retrouver. Au début, il existe un tel fossé entre OSS et ce jeune homme qu'ils ne se comprennent pas, mais le film est construit pour qu'ils accomplissent un chemin ensemble. Pour OSS, Heinrich est un homme déguisé en femme, un hippie qui ne peut rien avoir de séduisant, l'antithèse de ce qu'un homme doit être. Il est en plus d'une génération qu'il ne peut absolument pas comprendre. OSS et Heinrich, opposés, symbolisent chacun une génération. Avec la finesse qui le caractérise, Michel m'a conseillé de ne pas jouer sur l'énergie de Jean pour ce personnage nonchalant, toujours dans son monde à lui. Heinrich ne pense qu'à sa cigarette quand il la roule, qu'à sa guitare quand il en joue, qu'au paysage quand il le trouve joli. Le personnage ne se résume pourtant pas uniquement à cela...

Le costume joue un rôle très important. J'en ai essayé un grand nombre. Michel m'avait parlé de David Bowie, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai des yeux vairs. Les essais lumière ont été particuliers parce que nous n'avions pas encore trouvé les cheveux. Tout est devenu plus évident avec la perruque. Au final, j'ai une silhouette étonnante ! J'étais impatient de toutes les scènes mais je suis traqueur et je les redoutais aussi. Une fois devant la caméra, il y avait une telle force dans le décor, dans la situation et la présence de Jean que toutes les appréhensions disparaissaient. Le premier jour du tournage, je devais prendre un ascenseur jusqu'à une plate-forme où un escalier descendait vers le hall d'un hôtel, très haut de plafond. D'un seul coup, j'ai fait un vrai saut dans le temps et je me suis retrouvé en 1967. C'est une impression que je n'oublierai jamais.

Sur le tournage, tout s'est très bien passé. Jean est inventif, généreux, extrêmement à l'écoute. Ce film est mon premier long métrage et il m'a conseillé, rassuré. Bien qu'il ait le rôle-titre, il vous place d'égal à égal. C'est un excellent camarade. C'est dans cette énergie que le film se fait.

De par mon expérience sur scène, j'ai plus l'habitude du direct. Jouer face au public et devant une caméra ne se compare pas. Sortant d'un an de one-man-show, il m'a fallu freiner, oublier le cadre, et ne penser qu'à la situation. Il existe une grammaire de l'image et du plan qui peut paraître anodine au débutant que je suis mais qui a en fait une importance énorme. Michel avait une idée très précise de ce qu'il voulait obtenir. Il avait aussi précisé les choses à travers un story-board qu'il a lui-même superbement dessiné. Ses demandes étaient donc très claires, mais il nous laissait la possibilité de nuancer.

Je suis heureux d'avoir fait ce film. Toute la partie qui se déroule au Brésil, la plus importante, est une mine de souvenirs. Tout y était réuni pour que l'on puisse se dire « On est au cinéma ! ». Quand je suis arrivé sur le plateau, au sein de cette équipe hyper liée, j'ai vraiment eu l'impression d'arriver dans une famille. Acteurs et équipe technique se mélangeaient, se retrouvaient avec un plaisir énorme. C'était vraiment très agréable.

devant la caméra

ALEX LUTZ - Heinrich

2009 : OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS de Michel Hazanavicius

2008 : LES FEMMES DE L'OMBRE de Jean-Paul Salomé

2004 : L'ETRANGLEUR DE L'EST de Cédric Chamblin (court métrage)

1997 : LE GRAIN ET L'IVRAIE de Frank Beauvais (court métrage)



VON ZIMMEL

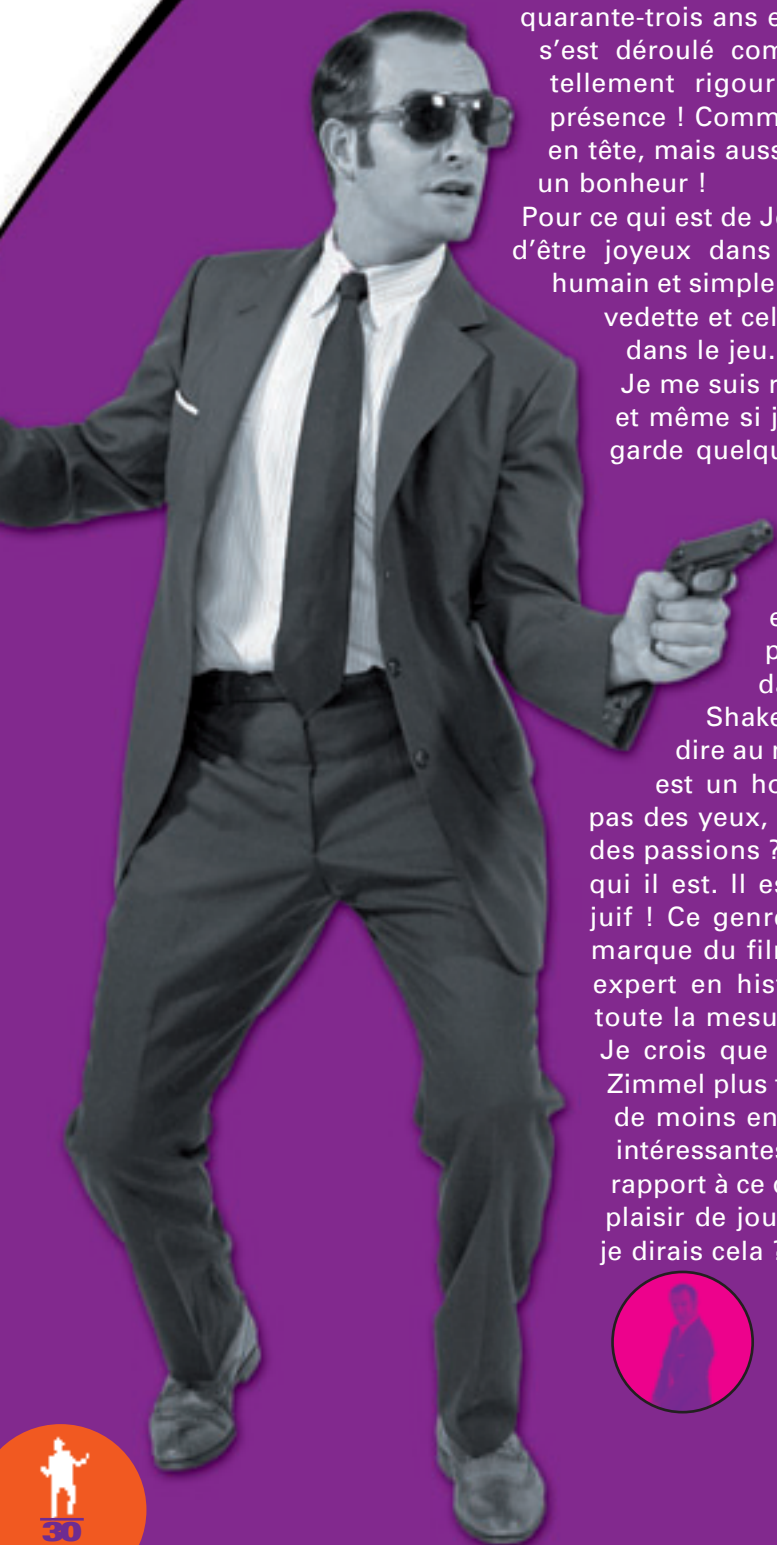
par Rüdiger Vogler

A priori, lorsque j'entends parler d'un rôle de « Nazi », il y a un rejet total de ma part. Mais j'ai vu le premier film et j'ai lu ce scénario. Je n'ai alors plus eu aucun problème parce que le film est merveilleux. Il atteint un style de perfection que j'ai rarement vu. Sur le premier opus, j'ai en plus admiré la maîtrise et l'ironie de Jean Dujardin. OSS 117 : RIO NE REPOND PLUS m'a semblé encore meilleur que le premier, avec ses dialogues très drôles, subtils et très ironiques. Cette histoire se moque de façon aussi amusante que juste d'un certain état d'esprit des Français. En Allemagne, nous avons une tradition d'irrévérence politique bien plus virulente qu'en France. Je retrouve cela dans OSS 117 et c'est encore plus plaisant parce que c'est habilement mêlé à un grand film d'aventure. J'aime la merveilleuse innocence avec laquelle le personnage de Jean Dujardin balance ces phrases hilarantes qui sont aussi le reflet d'une société.



Le devoir d'un comédien est de toujours chercher à élargir son registre. Le rôle de Von Zimmel est tellement psychopathique et mégalomane que j'ai eu plaisir à casser cet homme du début à la fin. C'est un diable que l'on ne peut que ridiculiser et détruire, tout en restant crédible ! Je considère comme une grande chance et un honneur que Michel m'ait proposé ce rôle. Je me demande comment il a pu me faire confiance pour interpréter un personnage aussi diabolique... Le directeur du casting avait certainement vu mes anciens films avec Wim Wenders. J'y interprétais des personnages beaucoup plus solitaires, introvertis. J'ai souvent joué des « méchants », mais je n'avais jamais eu à jouer un rôle si extrême.

Von Zimmel est un homme complètement fou qui rêve d'un nouveau Reich. Il rêve d'un monde plus injuste, plus inamical, plus intolérant où règnent en permanence catastrophes, guerres et maladies. C'est un peu le monde d'aujourd'hui ! Pour l'incarner, j'ai aimé chercher à mettre en rapport les répliques du rôle avec notre époque. C'est ainsi que j'ai préparé le rôle.



J'ai aussi regardé quelques films comme LE DICTATEUR de Chaplin. Mes références sont toujours Chaplin ou Buster Keaton. Leur énergie et leur poésie sont inoubliables.

Le personnage s'est construit en moi peu à peu, au fil des essayages, des essais, des recherches dans des directions différentes, jusqu'à l'extrême. Grâce à l'âge, on a en soi toute une collection, venue des expériences et de la mémoire, à laquelle on peut faire appel. Michel laisse beaucoup de liberté et, dans presque toutes les prises, j'avais toujours la possibilité de faire des variations. A chaque prise, je pouvais ajouter une couche, chercher une autre couleur.

Sur le tournage, tout était parfait. Je fais ce métier depuis maintenant quarante-trois ans et ce film fait partie des quatre ou cinq où tout s'est déroulé comme on le rêve. Le metteur en scène était tellement rigoureux, il avait une telle énergie, une telle présence ! Comme toute l'équipe autour de lui, Jean Dujardin en tête, mais aussi l'équipe technique et les collègues. C'était un bonheur !

Pour ce qui est de Jean, je ne peux que confirmer sa réputation d'être joyeux dans le travail ! Il est formidable, tellement humain et simple. Il n'a aucunement le comportement d'une vedette et cela ne l'empêche pas d'être impressionnant dans le jeu.

Je me suis rendu trois fois au Brésil pour le tournage et même si je n'aime pas abuser des superlatifs, j'en garde quelques grands souvenirs. Comment oublier

le bal nazi où OSS se présente costumé en Robin des Bois ? J'ai aussi beaucoup aimé la scène au pied du Christ du Corcovado où Von Zimmel essaie d'apitoyer OSS en reprenant mot pour mot la célèbre tirade de Shylock dans le « Marchand de Venise » de Shakespeare. Michel a le courage d'oser faire dire au nazi le plus méchant du monde « un nazi est un homme comme un autre, un nazi n'a-t-il pas des yeux, des mains, des organes, des émotions, des passions ?... » Le nazi peut le dire car on sait bien qui il est. Il essaie de faire pitié avec les mots d'un juif ! Ce genre de luxe dans l'idée et le texte fait la marque du film. Il n'y a en plus pas besoin d'être un expert en histoire ou en Shakespeare pour prendre toute la mesure de l'ironie de la situation.

Je crois que je n'aurais pas pu jouer le rôle de Von Zimmel plus tôt. De nature, je suis très timide, mais j'ai de moins en moins peur. J'aime travailler des choses intéressantes et différentes. Ce rôle est un plus par rapport à ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, et ce fut un plaisir de jouer ce nazi ! Qui aurait pu croire qu'un jour je dirais cela ? Il fallait OSS 117 pour y parvenir !



devant la camera

RUDIGER VOGLER Von Zimmel

2009 : OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS

de Michel Hazanavicius

2005 : UNE SAISON SIBELIUS

de Mario Fanfani

2004 : NE FAIS PAS ÇA !

de Luc Bondy

2001 : LEO ET CLAIRE (Leo und Claire)

de Joseph Vilsmaier

2000 : ANATOMIE (id.)

de Stefan Ruzowitzky

1999 : UNE POUR TOUTES

de Claude Lelouch

SUNSHINE (id.) d'Istvan Szabo

1998 : UNE MINUTE DE SILENCE

de Florent Siri

1995 : LES MILLES de Sebastien Grall

1994 : LISBONNE STORY (Lisbon Story)

de Wim Wenders

HASENJAGD d'Andreas Gruber

1993 : SI LOIN SI PROCHE (In weiter Ferne, so nah !)

de Wim Wenders

1991 : TRANSIT de René Alio

JUSQU'AU BOUT DU MONDE (Bis ans Ende der Welt)

de Wim Wenders

1990 : LE SOLEIL MEME LA NUIT (Il Sole anche di notte)

de Paolo et Vittorio Taviani

1986 : TAROT de Rudolf Thome

1983 : UN CASO D'INCOSCIENZA d'Emidio Greco

1981 : LES ANNEES DE PLOMB (Die Bleierne Zeit)

de Margarethe von Trotta

1978 : LA FEMME GAUCHERE (Die Linkshändige Frau)

de Peter Handke

1977 : PORTRAIT DE GROUPE AVEC DAME

(Gruppenbild mit Dame) d'Alexander Petrovic

1976 : AU FIL DU TEMPS (Im Lauf der Zeit)

de Wim Wenders

1975 : FAUX MOUVEMENT (Falsche Bewegung)

de Wim Wenders

1974 : ALICE DANS LES VILLES (Alice in den Städten)

de Wim Wenders



derrière la camera

MICHEL HAZANAVICIUS

Réalisateur, auteur, scénariste, dialogues

Michel Hazanavicius a commencé en 1988 à la télévision, sur CANAL +, notamment en collaborant avec « Les Nuls »

De 1999 à 2005, il a réalisé plus d'une quarantaine de films de publicité.

RÉALISATEUR

2009

OSS 117 : RIO NE REPOND PLUS

Réalisateur, Coscénariste

2006

OSS 117 : LE CAIRE NID D'ESPIONS

Réalisateur, Coadaptation et dialogues
avec Jean-François Halin

2004

LES DALTON de Philippe Haïm,
Coscénariste avec Eric et Ramzy

**TUEZ-LES TOUS! RWANDA : HISTOIRE
D'UN GENOCIDE SANS IMPORTANCE**

(TV) Coproducteur avec Arnaud Borges, Co auteur
avec Raphael Glücksman, David Hazan et Pierre Mezerette

1999

MES AMIS

Réalisateur, Scénariste

1997

ECHEC AU CAPITAL – court métrage

Réalisateur, Coscénariste avec Dominique Mezerette

DELPHINE : 1, YVAN : 0 de Dominique Farrugia

Coscénariste avec Dominique Farrugia

1993

**LE GRAND DETOURNEMENT
OU LA CLASSE AMERICAINE**

Coréalisateur, Coscénariste avec Dominique Mezerette

1992

DERRICK CONTRE SUPERMAN – court métrage

Coréalisateur, Coscénariste avec Dominique Mezerette

ÇA DETOURNE

Coréalisateur, Coscénariste avec Dominique Mezerette



derrière la camera

JEAN-FRANÇOIS HALIN

Auteur, scénariste, dialogues

AUTEUR CINÉMA

2009 : OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS de Michel Hazanavicius

Coécrit avec Michel Hazanavicius

2006 : OSS 117 : LE CAIRE NID D'ESPIONS

de Michel Hazanavicius - Scénario-dialogues

Nomination pour le César 2007 de la Meilleure Adaptation

Prix Jacques Prévert (UGS) de la Meilleure Adaptation

Prix du Public au Festival de Seattle (USA)

Grand Prix du Tokyo International - Film Festival (Japon)

2003 : RIRES ET CHÂTIMENT de Isabelle Doval

Coécrit avec Isabelle Doval et Olivier Dague

2002 : QUELQU'UN DE BIEN de Patrick Timsit

Coécrit avec Jean-Carol Larrivé et Patrick Timsit

1999 : QUASIMODO DEL PARIS de Patrick Timsit

Coécrit avec Raffy Shart et Patrick Timsit

1997 : PAPARAZZI de Alain Berbérian

Coécrit avec Danièle Thompson

AUTEUR THÉÂTRE

2007-2009 : THE ONE MAN STAND UP SHOW

de Patrick Timsit - Coécrit avec Bruno Gaccio et Patrick Timsit

1990-1994 : ONE MAN SHOW de Patrick Timsit

Coécrit avec Bruno Gaccio, Alexandre Pesle et Patrick Timsit

Victoire de la musique du Meilleur Spectacle Comique 1994

Grand Prix de la SACEM 1993

AUTEUR TÉLÉVISION

2008-2009 : GROLAND MAGZINE - Canal + - Coauteur

2007-2008 : BIENVENUE AU GROLAND - Canal + - Coauteur

2002-2006 : 7 JOURS À GROLAND - Canal + - Co-auteur

1996-1998 : LE JOURNAL DE MOUSTIC - Canal + - Coauteur

1990-1996 : LES GUIGNOLS DE L'INFO - Canal +

Coauteur avec Benoît Delépine et Bruno Gaccio - 7 D'or 1992-1993-1996

Grand prix de la SACEM 1995



ERIC et NICOLAS ALTMAYER

Producteurs

2009 : OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS de Michel Hazanavicius
UNE SEMAINE SUR DEUX (et la moitié des vacances scolaires)

de Ivan Calbérac

LE SYNDROME DU TITANIC

de Nicolas Hulot et Jean-Albert Lièvre

2008 : LA POSSIBILITE D'UNE ILE

de Michel Houellebecq

LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE

de Rémi Bezançon

LE NOUVEAU PROTOCOLE de Thomas Vincent

2007 : HELLPHONE de James Huth

2006 : ON VA S'AIMER d'Ivan Calbérac

OSS 117 : LE CAIRE NID D'ESPIONS

de Michel Hazanavicius

2005 : LES CHEVALIERS DU CIEL

de Gérard Pirès

MA VIE EN L'AIR de Rémi Bezançon

BRICE DE NICE de James Huth

2004 : PEOPLE JET SET 2 de Fabien Onteniente

2003 : DINA de Ole Bornedal

2002 : RIDERS de Gérard Pirès

3 ZÉROS de Fabien Onteniente

2001 : HS de Jean-Paul Lilienfeld

VIES BRULEES (Plata Quemada) de Marcelo Pineyro

2000 : JET SET de Fabien Onteniente

1999 : LE SOURIRE DU CLOWN de Eric Besnard

IF ONLY (The Man with Rain in his Shoes) de Maria Ripoll

1998 : GREVE PARTY de Fabien Onteniente

LA VOIE EST LIBRE de Stéphane Clavier

1996 : XY de Jean-Paul Lilienfeld

fiche artistique

Hubert Bonisseur de la Bath / OSS 117
 Dolores Heinrich Von Zimmel Trumendous
 Carlotta Lesignac Staman Kutner La Comtesse
 Fayolle Mayeux

JEAN DUJARDIN
LOUISE MONOT
ALEX LUTZ
RÜDIGER VOGLER
KEN SAMUELS
REEM KHERICI
PIERRE BELLEMARE
SERGE HAZANAVICIUS
LAURENT CAPELLUTO
MOON DAILLY
WALTER SHNORKELL
PHILIPPE HERISSON

fiche technique

Auteurs/Scénaristes/Dialogues **JEAN-FRANÇOIS HALIN, MICHEL HAZANAVICIUS**

Réalisateur **MICHEL HAZANAVICIUS**
 Producteurs **ERIC et NICOLAS ALTMAYER**
 Directeur de production **DANIEL CHEVALIER**
 Directrice de post-production **PATRICIA COLOMBA**
 Directeur de la photographie **GUILLAUME SCHIFFMAN**
 1er assistant réalisateur **JAMES CANAL**
 Musique **LUDOVIC BOURCE**
 Scripte **ISABEL RIBIS**
 Casting **STEPHANE TOUITOU**
 Créatrice des costumes **CHARLOTTE DAVID**
 Chef monteur **REYNALD BERTRAND**
 Chef monteuse son **NADINE MUSE**
 Chef opérateur son **DIDIER SAÏN**
 Chef décorateur **MAAMAR ECH-CHEIKH**
 Chef machiniste **LAURENT MENOURY**
 Chef électricien **SIMON BERARD**
 Chef constructeur **ERIC BECAVIN**
 Chef menuisier **PHILIPPE SENIE**
 Chef peintre France **BERTRAND GUINNEBAULT**
 Chef peintre Brésil **GILBERT PIGNOL**
 Chef sculpteur décorateur **PHILIPPE BOUTILLIER**
 Chef Serrurier **STEPHANE VUIGNER**
 Chef costumière **NATHALIE CHESNAIS**
 Chef maquilleuse **MICHELLE QUELIN QUENTEL**
 Chef coiffeuse **BETTINA KELLER MIQUAIX**
 Régisseur général France **BENJAMIN HESS**
 Régisseur général Brésil **HENRY LE TURC**
 Coordinateur cascades **PHILIPPE GUEGAN**

Textes et entretiens : **Pascale & Gilles Legardinier**